

# Michel Jean

*Le vent en parle encore*

La réédition  
du *best-seller* de  
**MICHEL JEAN**  
sur les pensionnats  
autochtones

roman

10  
SUR  
10

## Du même auteur

- Tiohtiá:ke*, Éditions Libre Expression, 2021.  
« Les Grands Arbres », dans *Wapke* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2021.
- Atuk, elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2021.
- Kukum*, Éditions Libre Expression, 2019.
- Tsunamis*, Éditions Libre Expression, 2017.
- « Où es-tu ? », dans *Amun* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2016.
- « Noir », dans *Comme chiens et chats*, collectif, Éditions Stanké, 2016.
- La Belle Mélancolie*, Éditions Libre Expression, 2015.
- « London Calling », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.
- Le vent en parle encore*, Éditions Libre Expression, 2013, réédition 2021 ; collection « 10 sur 10 », 2015, réédition 2022.
- Elle et nous*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.
- Une vie à aimer*, Éditions Libre Expression, 2010 ; collection « 10 sur 10 », 2014.
- Un monde mort comme la lune*, Éditions Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2014.
- Envoyé spécial*, Éditions Stanké, 2008.

Michel Jean

*Le vent en parle encore*

Roman





Province de Québec.  
Principaux lieux mentionnés dans le roman.

*Plusieurs membres de ma famille ont  
fréquenté le pensionnat de Fort George.  
Ce livre leur est dédié.*

« Très vite dans ma vie il a été trop tard. »  
MARGUERITE DURAS, *L'Amant*

## La fuite

La pelle frappe le sol, comme la hache l'arbre à abattre. Cette terre ne se laisse pas travailler facilement et l'acier s'y enfonce avec difficulté. Il creuse, un coup à la fois, avec une sourde résolution. À mesure que s'ouvre le sol, il bute contre des pierres, de plus en plus nombreuses, de plus en plus grosses, qu'il extrait à la main, une à une.

Le vent du nord gifle son visage. Les effluves de sel et d'algues lui donnent la nausée. Sur ses joues, les larmes se mêlent à la sueur. Le vacarme de la mer, griffant de sa rage les rochers dégarnis, couvre le bruit de son travail.

Quand le trou est assez profond, il s'en extirpe enfin. Son regard mouillé se perd un instant au fond de la fosse. Puis il se tourne vers le vent pour le défier une dernière fois. Il voudrait hurler plus fort que l'océan, cracher son dégoût, vomir sa honte pour la jeter à la face de ce monde de roche et de sel. Mais face à l'immensité sombre et mouvante de

l'océan, sa gorge d'homme de la forêt et des montagnes reste nouée.

Il hésite, puis, résigné, prend dans ses bras le corps qui gît sur le sol, vérifie une dernière fois qu'il est bien enveloppé dans l'épaisse couverture de laine qu'il a volée. Il aurait préféré un autre linceul, une peau de caribou ou, mieux, d'ours. Une fourrure chaude pour le protéger de la morsure du froid cruel qui règne en ces lieux, même si cela n'a plus vraiment d'importance.

Il serre contre lui le corps déjà raide pour lui transmettre un peu de sa propre chaleur. Un peu de sa vie. Une dernière fois. Puis il descend dans la fosse, dépose avec soin le cadavre sur le sol gelé. Il place ensuite des pierres autour pour former une barrière, puis par-dessus le corps. Quand il a fini, il remonte et, avec la pelle, entreprend de refermer le trou. Il s'assure de bien égaliser le sol pour que personne ne puisse trouver ce qu'il vient de cacher, recouvre ensuite la tombe de roches, de bouts de bois flotté et de branches d'arbres pour effacer toute marque de son passage, comme son père et son grand-père lui ont appris à le faire. Un chasseur suit les pistes; invisible, il ne laisse pas de traces derrière lui.

Il peut partir. Le temps presse. Il marche rapidement et le sable crisse sous ses pas. Il ne s'inquiète pas, car personne ne vient dans cette partie de l'île la nuit. Le chemin longe la côte et, de l'autre côté du bras de mer, il aperçoit le continent dans la lumière blafarde de la pleine lune, terre ingrate, desséchée et plate comme l'océan dont elle porte les parfums de sel. Mais plus loin se dessine la lisière opaque de la forêt. Elle, elle lui donne des forces.

Il prend la route à droite et s'enfonce vers le centre de l'île pour contourner le village. La voie passe au pied d'une petite colline au sommet chauve balayé par le vent. Il accélère le pas pour atteindre au plus vite l'autre rive

avant l'arrivée des employés, avant, surtout, le départ du traversier. Il marche maintenant sur le côté de la route, silencieux, les sens à l'affût, guettant le passage éventuel d'un véhicule, prêt à sauter dans le fossé au moindre bruit. Mais il sait se rendre invisible.

À l'est, le soleil émerge de la forêt, rougit le ciel, immense. Le jour va bientôt se lever. Il faut faire vite. L'air frais emplit ses poumons alors qu'il court sans bruit. Il aperçoit enfin le bac accosté au quai. Ce n'est qu'une petite barge rectangulaire, à la peinture verte et blanche écaillée. La rampe d'accès permettant aux véhicules d'embarquer est abaissée. Les employés l'ont sans doute laissée ainsi la veille. Il s'approche à pas de loup, comme il sait le faire depuis qu'il est enfant, se cache derrière les fourrés, jette un dernier coup d'œil autour de lui. Puis, rassuré, il saute à bord et se dissimule sous une épaisse bâche grise qui recouvre les cordages près de la cabine du pilote. Il s'enfouit avec soin sous la masse tressée. L'odeur de pétrole le prend à la gorge. Il serre les dents, se cale contre le métal froid. Le vent venu du large souffle. Le bateau ondule, craque. L'attente. Interminable.

Au bout d'une trentaine de minutes, il perçoit au loin le son de pas lourds. Deux hommes sautent à bord. De sa cachette, il les entend procéder avec méthode aux manœuvres, mille fois répétées, de mise en marche. Un véhicule monte. Un autre le suit. L'homme abrité sous la toile écoute, chasseur embusqué. Un grincement métallique. La rampe d'accès se soulève. Le moteur gronde, le transbordeur tressaute et bouge enfin. Le pouls de l'homme s'emballé à mesure qu'il s'éloigne de l'île et se rapproche de la forêt. Il la sent. L'excitation le gagne. Mais il doit se calmer ; il ne peut se permettre la moindre erreur. Une autre chance de s'échapper ne se présentera pas. Alors il ferme les yeux. Des hommes parlent près

de lui mais il ne les écoute pas. Il se concentre et, peu à peu, sa respiration ralentit. Il est prêt.

Le pilote coupe le moteur. Le bateau file un moment en silence sur l'eau. Puis l'engin rugit à nouveau, plus fort, l'embarcation ralentit. La structure de métal frémit sous l'effort. Le bac glisse jusqu'au quai, accoste. Quelqu'un court sur le pont. Un marin, sans doute, en train de l'amarrer. L'homme sous la bâche entend une fois de plus le grincement de la rampe d'embarcation, à l'avant cette fois, qui s'abaisse. Des moteurs démarrent, les deux véhicules quittent le traversier qui tangué. Le moment approche. D'autres camions montent à bord. Le rituel monotone des transbordeurs qui parcourent toujours le même chemin.

Il entend le bruit sourd des amarres sur le pont annonçant que le bateau se prépare à partir. L'homme gonfle ses muscles endoloris. Au moment où le bac tremble sur l'eau, il bondit de sa cachette. Quelques enjambées lui suffisent pour atteindre le bastingage. Le bateau s'éloigne déjà du quai. Il bondit sur la rampe de métal, puis se projette en avant. Une seconde, il vole au-dessus de l'eau. Le pilote et son assistant n'ont pas eu le temps de réagir. Ils regardent avec surprise l'ombre, sortie de nulle part, bondir vers le quai. Le pilote hésite. Doit-il faire demi-tour pour attraper le fuyard ? Il y renonce. Son travail consiste à conduire ce bateau et non à jouer au policier. Et puis, il n'a jamais vu cet homme, et son sort lui importe peu. Le fugitif a réussi à atteindre le quai d'un bond fulgurant et il court maintenant à grandes enjambées. Quelques passants l'ont vu sauter et le regardent foncer vers la forêt.

Chaque foulée le rapproche de la lisière des arbres et l'éloigne de l'océan Arctique. Son cœur cogne, ses tempes battent au même rythme. Mais rien ne peut désormais l'arrêter. Au loin, le bachoteur le regarde

disparaître. *Sûrement un désaxé*, pense-t-il. Se sauver dans le bois, quelle idée ridicule et surtout, suicidaire. Personne ne peut survivre dans cette forêt maudite. En bon marin, il se sent bien plus en sécurité au milieu de l'immensité d'eau glacée que dans cette mer d'arbres qui vient d'engloutir le fuyard. *Ce fou court à sa perte*, se dit-il. Qui il est n'a pas d'importance, désormais, car plus personne n'en entendra jamais parler. Le pilote se retourne, le vent du large fouette son visage.

## L'avocate et le Nakota

### *Montréal*

Ses escarpins résonnent sur le béton. Tout en elle exprime l'empressement : sa façon de bouger, de parler, de sans cesse jeter un coup d'œil à sa montre, de surveiller les messages sur son téléphone cellulaire.

Audrey Duval avance entre les épaves humaines, tentant d'y reconnaître un visage. Sa silhouette fine et ses vêtements jurent avec la faune du quartier. Elle tient dans une main sa mallette noire d'avocate et, dans l'autre, une photo sur laquelle apparaît l'image d'un homme vieilli trop vite, au visage rond traversé de rides, avec des cheveux en bataille, une moustache clairsemée et un nez épaté. Il possède le regard triste et embrouillé de ceux qui ont abusé trop longtemps de drogue et d'alcool frelaté.

— Avez-vous vu Ernest Picard ?

L'homme à la barbe blanche, cernée de jaune, la regarde sans la voir.

— As-tu de l'argent pour un café ? réussit-il à dire pour toute réponse.

L'avocate ne se décourage pas, offre quelques pièces puis continue son chemin. Depuis deux jours elle cherche son homme, comme elle l'a fait avant pour Gertrude Jourdain, Pascale Gill, Linda Bacon et plusieurs autres. Et cette fois encore, elle doit se résoudre à demander l'aide de Jimmy. Le vieux Nakota n'est guère difficile à trouver. Il passe ses journées dans sa roulotte où il accueille les Autochtones dont personne d'autre ne se préoccupe. Les perdus, les abandonnés. Ces hommes et femmes qui ont quitté leur réserve pour venir s'échouer dans une ville qui n'en veut pas.

Audrey entre sans frapper et surprend Jimmy en train de faire chauffer la soupe qu'il distribuera ce soir.

— J'ai de nouveau besoin de vous, Jimmy, dit l'avocate en s'asseyant sur un banc recouvert de similicuir.

— Laissez-moi deviner. Vous cherchez quelqu'un ?

— Ne vous moquez pas de moi, lui lance-t-elle d'une voix sèche en plantant ses yeux verts sur lui.

La jeune légiste a l'habitude de bousculer les gens quand les choses ne vont pas assez vite à son goût. Mais depuis quinze ans qu'il patrouille en ville pour porter secours aux itinérants autochtones, le Nakota en a vu d'autres. Il a connu des débuts modestes alors qu'il arpentait seul les rues, prodiguant de l'aide comme il le pouvait. Mais peu à peu, de plus en plus de personnes, touchées par son dévouement, ont commencé à l'aider. Des gens d'affaires se sont mobilisés pour soutenir son action. Aujourd'hui, Jimmy dispose d'un centre pour accueillir les itinérants la nuit et, le jour, il sillonne les quartiers qu'ils fréquentent dans sa popote mobile multicolore que tous reconnaissent de loin.

Avec le temps, Jimmy est devenu une institution et les médias lui consacrent souvent des reportages.

Son histoire a tout pour séduire. Membre de la nation Nakota, il a vu le jour à Regina dans la province de la Saskatchewan, Jimmy, après des années passées dans la rue, en a eu un jour assez de son existence misérable. Caché dans un train de blé, il a traversé la moitié du Canada pour échouer à Montréal. Il a cessé de boire et depuis il voue sa vie à aider les autres à s'en sortir, comme lui-même a réussi à le faire.

— Qui est-ce, cette fois, Audrey ?

Le regard doux et la sagesse ancienne du vieil homme arrivent toujours à apaiser le caractère impétueux de la jeune femme.

— Il s'appelle Ernest Picard. C'est l'un des derniers sur ma liste. Je le cherche depuis deux jours, sans succès.

Elle tend la photo à Jimmy, qui scrute le visage usé, imprimé sur le papier jauni.

— C'est Ernie. Ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vu. Presque une semaine.

Certains fréquentent de temps en temps la roulotte ou le centre. Ernest Picard, lui, compte parmi les habitués qui viennent tous les jours.

— Ernie est un type renfermé. Il ne parle presque jamais et vit replié sur lui-même. Il n'a que son chien dans la vie, Bobby, un gros bâtard jaune, doux comme un agneau, qui le suit à la trace, dit-il en passant la main dans ses longs cheveux blancs.

L'avocate saisit son téléphone qui vient de sonner :

— Audrey Duval !

Jimmy observe la jeune femme. Elle doit avoir une trentaine d'années. Grande, mince, de magnifiques cheveux bruns tombant sur ses épaules. Ses yeux d'un vert olive, un peu éloignés l'un de l'autre, lui donnent un regard à la fois étrange et beau. Elle porte une robe à motif d'un tissu léger qu'elle a dû payer très cher. Depuis quelques mois, l'avocate a entrepris de retrouver

les Innus de Mashteuiatsh qui ont été envoyés de force à l'ancien pensionnat de Fort George, à la baie James, et qui ont droit maintenant à une indemnisation de la part du gouvernement canadien. La somme varie de quelques milliers à plusieurs centaines de milliers de dollars selon les cas et Audrey fait parfois appel à lui pour en retrouver la trace.

— Merci pour tout, sergent Olivier.

Une ombre traverse le regard d'Audrey.

— Mauvaise nouvelle, maître ?

— La police a trouvé le corps d'un homme dont le profil ressemble à Ernest. Overdose ou un truc du genre, selon les premières constatations. On dirait que le vieil Ernest a fini par craquer.

— Un autre, souffle Jimmy.

Il a vu beaucoup des siens mourir seuls, démunis. Chaque fois, cela lui pince le cœur.

— Un chien montait la garde près du corps, selon l'inspecteur à qui je viens de parler. Un gros chien jaune. Je passe à la morgue pour l'identification. Voulez-vous m'accompagner ?

— Non. Je préfère concentrer mon énergie sur les vivants. Pour eux, je peux encore faire quelque chose.

Jimmy retourne à sa cuisine. Audrey prend le chemin de la morgue, où elle reconnaîtra, trop tard, l'un de ceux qu'elle voulait aider.

À quatorze ans, Virginie, Marie et Charles sont arrachés à leurs familles sur ordre du gouvernement canadien. Avec les autres jeunes du village, ils sont envoyés, par avion, dans un pensionnat perdu sur une île à près de mille kilomètres de chez eux pour y être éduqués. On leur coupe les cheveux, on les lave et on leur donne un uniforme. Il leur est interdit de parler leur langue. Leur nom n'existe plus, ils sont désormais un numéro.

Soixante-dix-sept ans plus tard, l'avocate Audrey Duval cherche à comprendre ce qui s'est passé à Fort George, l'île maudite balayée par l'impitoyable vent du large, et ce qu'il est advenu des trois jeunes disparus mystérieusement.

Une histoire où l'amour et l'amitié offrent les seuls remparts contre les agressions et la violence.



*Dans ce roman puissant et d'une indéniable actualité publié pour la première fois en 2013, l'écrivain et journaliste innu Michel Jean expose l'histoire méconnue de ces jeunes Autochtones envoyés de force dans des pensionnats éloignés. Avec un style sobre et senti, l'auteur lève le voile sur une des pages sombres de notre histoire. Son roman Kukum, paru en 2019, s'est vendu à plus de 140 000 exemplaires.*

